

Journal de Mimi Guilham du 6 juin à fin août 1944

Mimi accompagne en août 1943 une trentaine d'enfants pour une colonie qui ne devait durer qu'un mois. Les enfants seront évacués vers Chambois... et reviendront tous sains et saufs en octobre 1944. De juin à fin août, 1944, ne pouvant plus échanger par courrier avec son fiancé Robert, elle tient un journal dans lequel elle note ses déplacements, ses impressions, ses angoisses ...

Fierville la Campagne, le mardi 6 juin 1944

« Te souviens-tu ? L'an dernier, nous avions dit : si nous restons séparés longtemps, nous tiendrons un journal, l'un pour l'autre. Séparés, nous le sommes. Pour longtemps ? Nul ne le sait. Je savais pourtant que ça viendrait ; je le sentais en moi depuis quelques jours ; mais j'ai quand même été surprise cette nuit en entendant ce roulement continu que j'ai reconnu tout de suite. Pourquoi cette nuit et non lundi dernier ? J'aurais été soulagée de nous sentir sous le même toit, papa, maman et toi. J'aurais été délivrée du fardeau que je traîne depuis ce matin : que font-ils ? Sont-ils toujours vivants ? »

Jeudi 8 juin

Mardi, la pluie m'a arrêtée sur cette phrase revenue souvent dans ma pensée. Hier soir, je suis restée au dortoir avec les petites. Elles se sont endormies avec le sourire parce que je leur avais raconté Blanche-neige pour masquer le bruit des avions qui passaient sans arrêt. Ce soir, ce ne sont pas les avions, c'est le canon qui tonne sans arrêt, plus rapproché que ces jours derniers. Pauvre Caen ! Si tu as entendu dire au poste qu'on se battait à Caen que dois-tu penser ? Je n'ose croire ce que l'on raconte ; portant les gens qui s'enfuient parlent de cauchemar, d'enfer. Je ne peux réaliser cela : Caen disputée rue par rue, maison par maison. Trois jours que cela dure ! Là-bas, les bébés sont sans lait. Ici, le lait tourne dans les bidons qu'on ne peut emporter. Que sais-tu de cela ? Autant que nous sans doute. Si vous avez toujours un poste, que dit-il ? « Combats acharnés dans les rues de Caen ». On a parlé d'un débarquement au Havre qui aurait échoué. D'un autre à Cherbourg, Brest, Toulon. Qu'y-a-t-il de vrai dans tout cela ? J'avais le cœur gros hier soir de ne pouvoir partir à Dives comme je le devais. Qui m'en a empêchée ? Les avions qui mitraillent sans arrêt les convois sur les routes ? La crainte de trouver les routes coupées ? Tout le monde ici m'a démontré que ce serait une folie mais je regrette encore de ne pas avoir obéi à mon désir de partir. Je suis allé voir M. Lemesnager à Bray. Lui et sa femme ne savent rien. Ils m'ont conseillé d'aller à Argences voir d'autres gens de Dives. J'ai trouvé Mme Burlot arrivée mardi. Elle est encore sous le coup de la nuit de lundi qui a été là-bas un enfer. Houlgate et Cabourg sont en ruines (*bel exemple d'affabulation, de multiplication, de « on-dit »*) ; Sarlabot en flammes. Pourquoi ne suis-je pas là-bas ? Que vont faire mes parents s'ils ne peuvent pas partir ? Quand j'y pense je crois devenir folle. Je n'aurais pas dû écouter les autres. Tu sais bien, toi, ce que serait le sourire de maman en me voyant arriver ! Sourire mêlé de larmes bien sûr. Elle me dirait « Tu es folle ! » mais elle serait heureuse tout de même.

Sais-tu ce qui m'a vraiment empêchée de partir ? La crainte de ne pouvoir revenir. Je crois que je ne pourrais plus les quitter si j'allais là-bas. Et ici, ici, c'est ma place ! Si tu

voyais comme ils viennent se blottir près de moi quand un avion passe à ras du toit, en mitraillant ! Mon Dieu, faites que ce cauchemar cesse !

Vendredi soir 9 juin

Ce soir, je suis dans le dortoir avec les petites et j'écris. Ce soir elles n'ont pas eu d'histoire pour s'endormir. J'ai été en colère après eux toute la journée. Cela va te faire rire si je te dis pourquoi. Pour des erreurs d'opération et des fautes d'orthographe ! Tu penses qu'il y a des sujets de préoccupation autrement plus graves ! Oui, mais c'est avec les petits que j'oublie les gros. Quand je me mets en colère, je ne pense pas à autre chose. Eux aussi d'ailleurs ils oublient les avions quand ils sont en péril de ma main. Ils travaillent plus que jamais. Ils sont sans doute les seuls élèves du Calvados, et de plus loin, à travailler normalement. Quoi en faire ? Ils ne se sentent en sûreté qu'à l'abri. Dès qu'il passe un avion, ils se précipitent vers la maison. C'est beau la confiance tout de même ! Il suffit que je commence à chanter pour qu'ils oublient la peur. S'ils savaient que je ne suis qu'à peine plus rassurée qu'eux ! Je me demande avec angoisse ce que nous ferions s'il y avait vraiment danger. Quand j'entends le canon tonner sans arrêt, je me demande où tombent ces obus. Ceux qui sont en-dessous n'ont plus à penser, hélas !

M. Burlot est rentré de Dives. Il a eu du mal à franchir certains barrages. J'ai l'intention d'essayer demain. On verra bien si je passe. L'inaction me ronge. M. Burlot m'a dit qu'il était tombé une bombe sur la maison de Mme Lefèvre et ajouté : « Il est tombé une bombe sur l'école maternelle ». L'espace d'un instant j'ai vu tout par terre chez nous : le piano, les vases, nos trésors ! Mais non ! C'est un tonneau projeté par l'explosion qui est retombé sur le toit de l'école. J'ai hâte d'aller voir et surtout savoir comment maman a supporté tout cela. Elle a dû sursauter dans son lit et papa lui dire : mais ne saute pas comme ça ! Pauvres vieux ! Ont-ils mérité cela pour leurs dernières années ? Ce soir, on n'entend rien et le calme est aussi impressionnant que le bruit.

Mardi 13 juin

Quatre jours que je n'ai rien écrit. Je n'avais pas de courage. D'abord, que je te dise : je suis allée à Dives. Quelle joie de retrouver tout debout ; maman souriante sur le seuil. Comme c'est bon de sentir l'inquiétude s'en aller ! De s'asseoir à la place habituelle pour manger et dormir ! Comme j'aurais voulu t'avoir avec moi ! Quel bonheur, Mon Dieu ! Est-il juste ? Va-t-il continuer ? Maman est vraiment étonnante. D'un calme rassurant. Papa est calme aussi mais il mesure mieux le danger. Tous deux regardent les obus tomber sur Sarlabot avec un sang-froid qui frise l'inconscience. Je n'ai pas osé insister pour les faire partir à St-Jouin. Qui sait s'ils y seraient mieux en sécurité ? Sûrement leur confiance les sauvera. Ma première visite a été, tu le penses bien, pour nos trésors. Le cœur me battait un peu en montant l'escalier. Si tu voyais la cour de l'école et la maison de Mme Lécuyer ! Bonne à abattre avec une toiture en écumoire ! Plus un carreau nulle part, portes et fenêtres arrachées !

J'ai été assaillie par des tas de gens me demandant comment j'avais fait pour passer. J'avais l'air d'un « héros ». Il est vrai que je ne crârais pas sur la route, tu sais, avec les avions volant bas et le bruit du canon qui se rapprochait. J'ai bien vite oublié ça devant le sourire de maman et les visages joyeux de toutes les mamans rassurées par le sort de leur progéniture. Comme elles étaient heureuses, les pauvres femmes, de voir que tout n'était pas

coupé entre elles et leurs petits ! Si tu avais été là, tu m'aurais empêchée de partir. Moi non plus, je ne t'aurais pas laissé repartir sans crainte. Mais c'est si bon de rouler vers un sourire, vers les douces caresses de maman ! Pauvre maman, elle a répété bien des fois « J'en connais un qui voudrait bien être ici ! » Elle ne te croit plus à Rouen. Je ne sais plus non plus. Je me pose toutes sortes de questions. J'ai pris « ta » place. Maman n'a pas voulu que je couche dans ma chambre. Là, sur le divan, elle me sent plus près d'elle. J'étais prête à les rejoindre. Ce que j'ai fait le lundi matin lors d'un réveil en fanfare !

Du dimanche 11 juin, j'aimerais mieux ne pas te parler. Mais comment oublier ces images ? La journée avait bien commencé. Les cloches sonnaient la sortie de la messe. Tout à coup : trois avions, une explosion, une fumée sur les cités, derrière le cinéma. J'étais à la Gendarmerie. Je me suis précipitée juste pour entendre Madame Martin, couverte de sang de la tête aux pieds, hurlant sur le perron de sa maison que son petit était mort. Tu te souviens ? Ton petit Jacques, le petit breton de la « Veillée des Provinces » ? Etendu, raide sur son matelas, les yeux grand ouverts, tout blanc d'avoir répandu son sang sur sa mère. Un éclat l'a frappé alors qu'il était venu se réfugier sur ses genoux. Pourquoi te raconter cela ? Tu as déjà vu des atrocités de ce genre. Moi, c'était la première fois, et d'avoir lavé cette pauvre femme du sang de son petit, j'en suis restée horrifiée. S'en remettra-t-elle ? Dans la rue voisine, c'était pire : 14 morts, tous des gens, des gosses connus. N'avions-nous pas raison de dire que la Guerre est un crime ?

Je ne veux plus penser à cela. Je ne voulais pas te dire ma peine. C'est pourquoi je ne t'ai pas écrit dimanche, ni lundi. J'étais trop bouleversé. Je vais me réfugier dans nos souvenirs « au pays de derrière mes yeux » que je viens de lire.

Vendredi 16 juin

Rien qu'un bonsoir. Je rentre de Saint-SYLVAIN et il fait presque nuit. Je t'ai écrit un petit mot en vitesse, que j'ai donné à un gars qui partait vers Rouen. Oh ! Si tu pouvais le recevoir, savoir que nous n'avons rien eu ; jusqu'ici ! Je n'ai rien écrit hier soir car j'arrivais de Bretteville-sur-Laize. J'avais appris qu'il y avait eu un bombardement sur la forêt et je n'étais pas tranquille. En arrivant, j'ai cru rêver. Si tu voyais la petite place avec ses maisons éventrées ! C'est ce qu'ils appellent « la forêt ». Je me suis aussitôt informée de Marcritte et de Charlotte, près des hommes occupés au déblaiement avec une brouette. Ils m'ont dit en hésitant « Mlle Guigné est morte, sa grand-mère aussi, M. Guigné est seulement blessé. Réalises-tu cela ? Notre Marcritte enfouie sous la maison si accueillante ? Avec tout le patient labeur de son père : la bibliothèque, les disques ! Je suis restée hébétée, au milieu des ruines, mon vélo à la main, et j'ai pleuré, bêtement, désespérément, avec des accès de rage. Marcritte, si dévouée, si douce, si bonne et sa petite réfugiée du Havre ! Charlotte, Guy et Claude sont réfugiés avec tous leurs voisins dans une petite maison en lisière de la forêt. Ils y vivent affolés, tremblant au moindre bruit. Je n'ai pu apporter grand réconfort à Charlotte. J'étais comme elle, atterrée. Je te quitte. Je n'y vois plus. Mon écriture doit être illisible.

Mercredi 21 juin

L'été ! C'est l'été aujourd'hui, quand même ! Depuis quelques jours, je n'ai pas eu le courage d'écrire. Je suis retournée à Dives où tout va bien encore. Mais je suis allée à Caen. Hier soir, j'étais brisée de fatigue : la tension d'esprit sur la route puis la vision de Caen ! Tu

m'écrivais : « quand tu reverras Rouen, tu ne la reconnaîtras pas. » Que diras-tu en rentrant à Caen ? Je ne veux pas parler de cela sinon je vais comme hier soir conserver des visions qui hanteront ma nuit. Non, je vais penser au 21 juin de l'an dernier. T'en souviens-tu ? Moi, je peux évoquer exactement la journée grâce à une photo retrouvée dans « La fermière de Heikila »

Norrey-en Auge, jeudi 29 juin

Je n'ai rien écrit depuis une semaine. Que s'est-il passé ? D'abord, le courrier a été rétabli. Depuis jeudi, je t'ai écrit je ne sais combien de lettres ? Une que j'ai fait passer par Paris, l'autre par Le Mans. Je voudrais te rassurer sur notre sort. Savoir ce que deviennent ta mère, ton frère et les petits.

Dimanche 2 juillet

Oui, c'est dimanche. Ce matin, les cloches sonnent gaiement. Celles de Caen se sont tuées pour longtemps. Et celles de Rouen ? Pour l'instant, je suis dans un joli petit bois. Autour de moi, les petits sont éparpillés, à la recherche de fraises. Si tu voyais comme ils sont heureux de revenir vers moi, les mains pleines, pour verser leur cueillette dans un panier que nous avons apporté. Un beau tableau de paix que troublent à peine le bruit du canon et l'apparition de quelques avions. Dieu que c'est bon, le silence. Dire que des gens, tout près d'ici, vivent un enfer. La guerre est très proche. Sur la route, voitures et camions se garent sous la verdure dès qu'apparaît un avion en rase-mottes. Les convois se croisent : ceux des soldats aux visages angoissés levés par le ciel ; et ceux des réfugiés, las et abattus qui fixent tristement la route, la route qui les éloigne d'un foyer peut-être détruit. Pourquoi sommes-nous restés là, nous autres ? Parce que nous en avons eu assez des journées passées sur la route avec les gamins et les bagages traînés d'étape en étape. Nous avons trouvé des gens aimables qui nous ont installés de leur mieux pour une nuit. Jeudi, je suis allée à Trun, voir ce qui était prévu pour nous. Rien. Rien qu'un ordre, comme pour tous les autres réfugiés de continuer vers Sées, sur nos charrettes avec les avions sur nos têtes. Alors, nous avons décidé de rester ici, si le village voulait bien nous adopter. C'est fait. Nous sommes installés dans une petite ferme inhabitée. C'est petit. Il y a juste la place à coucher les gosses sur la paille dans une écurie et une étable. Mais au moins, nous sommes en pleine campagne, au bord d'un chemin à peine marqué sur la carte. Ici, pas de voiture ni de camion. Pas de D.C.A. Nous avons quelque chance d'être à l'abri des mitraillages. Le ravitaillement s'annonce bien : lait, beurre, crème à volonté. La question du pain et de la viande est résolue aussi. Il reste les légumes qu'il faut aller chercher à Morteaux-Couliboeuf. Te souviens-tu ? Un soir de septembre, assez pluvieux. L'arrivée à la gare dans la nuit. La route compliquée à la recherche d'un camp ajiste ? Quand les gens m'ont dit : « Le pain, c'est à Beaumont », tout cela m'est revenu à l'esprit. Que sont devenus les copains rencontrés là ? J'ai vu Simone en passant à Sassy. Sa maison est détruite. Falaise est détruit. Et le château ? Lui qui a défié le temps va peut-être résister aux bombes. Il me semble que je n'oserai pas retourner dans ces villes que j'aimais. Quand je suis retournée à Bretteville, j'ai tourné la tête pour ne pas voir la place et je ne prendrai plus jamais le petit chemin qui menait chez M. Guigné. Mme LECUYER a appris hier à Baron, petit village où s'est installée la préfecture, que M. CLERISSE a été tué à Caen, ainsi que Mlle SACRIPANTI, elle ne fera plus chanter son violoncelle ! A-t-il été détruit avec elle, cet instrument qui faisait partie d'elle-même ? Faut-il la plaindre ou l'envier ? Combien

de temps la vie mettra-t-elle à renaître à Caen ? Vies fauchées, vie brisées. Quand les Thibault, Maréchal, Levêque viendront-ils jouer dans le théâtre de Caen reconstruit ?

Je vais te quitter. IL est 6h1/2/. Les petits ont cueilli toutes les fraises du bois. Il faut songer à rentrer. Quelques gouttes d'eau annoncent un orage.

Combien de jours, de mois allons-nous passer ici ? Verrons-nous ici la fin de la guerre, ou faudra-t-il aller plus loin ? Allons-nous nous retrouver tous ? Autant de questions qui se posent chaque soir dans ma tête qui ne peut trouver le sommeil. Papa, maman, Blanche, Pierre, ta mère, ton frère et les siens, ta sœur. Serons-nous un jour réunis ? J'ai confiance mais je me prends parfois à douter. Ce serait trop beau ! Dieu nous donnera d'être à nous, car depuis deux ans, nous avons été plus aux autres qu'à nous-mêmes. J'ai peur que tu ne retrouves pas la Mimi que tu aimais, de ne plus avoir rire ni chanter après ces journées d'inquiétude. J'aurais bien besoin parfois que tu me donnes du courage pour continuer la route.

Briex, dimanche 20 août 1944

Deux semaines que nous sommes ici. Que d'évènements depuis ces quinze jours !

Ici, interrompu sans doute par un incident, se termine le journal commencé le 6 juin des pérégrinations de cette étrange colonie de vacances. Après Briex où Mimi réussit à faire venir ses parents et où Robert, venu de Rouen à vélo vient passer deux jours, le groupe est évacué de nouveau à COURJOU près de Mortagne où il est installé dans le château des Romanet. (Mimi couche sous le piano à queue dans le grand salon transformé en dortoir entre les bustes de Louis XVI et de Marie-Antoinette.) Pendant ce temps la bataille fait rage. Le retour à Dives n'aura lieu qu'au début d'octobre, de tous, heureusement sains et saufs ramenés par un camion et prêts ... à retourner à l'école.